RESPONSE DE N. PAPIN MEDECIN,

A LA LETTRE D'VN AVTRE DE LA MESME PROFESSION, touchant les Fiévres Malignes de ce temps, & l'vsage des potions cordiales, de la saignée & des vessicatoires.



A PARIS,
Chez SIMEON PIGET, ruë S. Iacques, à la Fontaine.

M. DC. L.

Ὃ γὰρ ἂν μεθ' ὅρκου ἐρέω, οὐδέποτε ἰητροῦ λογισμὸς φθονήσειεν ἂν ἑτέρῳ, ἀκιδνὸς γὰρ ἂν φανείη.

Hoc namque iureiurando affirmare audeam Medicum ratione vtentem, alterum nunquam inuidiosè calumniaturum. Sic enim animi impotentiam prodet. Hippocrat. lib. præception.



RESPONSE DE N. PAPIN Medecin, à la Lettre d'vn autre de la mesme profession touchant les fievres malignes de ce temps, & l'vsage des potions cordiales, de la saignée & des vesicatoires.

MONSIEVR,

Vous me faites trop d'honneur de me demander mon sentiment touchant vne chose où le vostre est preferable, ie ne diray pas au mien, mais à celuy de tous les meilleurs Praticiens; puisque vous raisonnez aussi doctement en la Medecine, que vous faites paroistre auec l'admiration d'vn chacun cette industrie qui vous est hereditaire à trauailler au soulagement des pauures malades. Cependant pour ne pas refuser si peu de chose à vne personne à qui ie dois tout; ie ne craindray point de respondre par le menu aux demandes que vous me faites, qui se peuuent reduire à ces quatre chefs. 1. *Si les fievres qui ont couru en ces quartiers depuis plus d'vn an, & qui bien loin de s'appaiser semblent se réueiller encore de nouueau, doiuent passer pour malignes.* 2. *S'il est à propos d'vser pour leur guerison de potions cor-*

diales & en quel temps. 3. Si la saignée y est necessaire & iusques à quel temps : & 4. Si l'on se peut seruir de vesicatoires & quel est leur vsage.

Ie respons au premier, qu'elles meritent ce nom sans difficulté, puis qu'elles possedent tous les signes par lesquels les Autheurs ont de coustume de les designer ; qui sont, d'opprimer puissamment toutes les facultez, & principalement la vitale ; De produire des accidens au delà de ce que leur nature semble estre capable, & de se rendre populaires par les semences contagieuses qu'elles respandent en l'air. Car ne voyons-nous pas que la plusparf sont soudainement surpris de vomissemens fascheux, accompagnez de defaillance. Les autres tesmoignent vne telle oppression de poux & abbatement de forces qu'ils paroissent mesme dés les premiers iours incapables des grands remedes, i'entens la saignée & la purgation. Les vns sans qu'il paroisse vne chaleur violente au dehors, se plaignent d'estre brulez au dedans, sont trauaillez d'vne soif excessiue, & ressentent des inquietudes & des veilles extraordinaires, & plusieurs mesme ne sont pas sans quelques taches pourprées. Les autres au contraire sont trauaillez d'assoupissemens, d'estourdissemens, de delire, de parotides & autres apostemes, & de mille autres signes de malignité ; Et ont tous cela de commun que les parties nobles sont puissamment attaquées par la qualité veneneuse, mais qui produit des effets differens en chaque corps selon la disposition des humeurs corrompuës qui luy tiennent compagnie. De fait, comme dit tres-bien le docte Fernel, quoy que cette malignité possede quelque chose de relené au dessus de la corruption qui se trouue ordinairement

dedans les humeurs, elle attaque neantmoins bien plus facilement les corps en qui cette premiere corruption se trouue abondante. I'estime donc qu'il ne faut auoir qu'vne legere teinture de la Medecine pour recognoistre cette malignité, qui tenant quelque chose de la pestilence, nous fait apprehender que ce ne soit vn auant-coureur des maladies plus fascheuses dont la deprauation des saisons semble nous menasser.

Ie respons au second, que puis qu'on ne sçauroit nier qu'vne maladie qui a tranché la vie à tant de personnes, en si peu de temps & auec de si fascheux accidens ne soit accompagnée de beaucoup de malignité; l'vn des principaux remedes par lequel on doit luy couper chemin, est l'vsage des cardiaques: c'est à dire des remedes, qui par vne puissance occulte fortifient toutes les facultez, de mesme que la malignité les opprime; mais sur tout, la vitale qui fait sa residence au cœur: & lesquels ne seruent pas moins à conseruer l'humide radical qu'à repousser les vapeurs malignes qui trauaillent à sa destruction.

Tous les liures de Galien qui portent le tiltre de Methode medecinale ne tendent à autre chose qu'à nous enseigner que tout Medecin Methodique doit s'estudier à combatre directement chaque indisposition maladiue dont nostre corps est attaqué, en luy opposant son contraire. Des maladies, les vnes consistent en la mauuaise temperature des parties, les autres en la mauuaise conformation, & les dernieres en leur mauuaise vnion. Et pour ne me pas estendre icy sur la nature des autres maladies: par le vice du temperament; ou nous entendons l'excez des qualitez elementaires, dont le chaud veut estre guery par le

froid, celuy-cy par le chaud, le sec par l'humide, & l'humide par le sec ; ou la mauuaise disposition de l'humide radical auquel les Medecins attribuent vne temperature celeste, dont les qualitez respondent en quelque sorte à celles des Astres, & lesquelles nous estans entierement incognuës, ont merité le nom que l'on leur donne de qualitez occultes.

De mesme donc que ce qu'il y a en nous d'elementaire est attaqué par les qualitez des elemens, & guery par les mesmes qualitez directement opposées ; aussi cette disposition occulte de l'humide radical est attaquée & destruite par les qualitez veneneuses, malignes & occultes qui se trouuent non seulement aux poisons, mais aussi dans la peste & aux fievres malignes de la nature de celles dont il est question ; & ne se peut restaurer que par l'vsage des remedes cordiaux. Voila ce me semble quel est le sentiment non seulement des plus doctes Medecins, mais de tous ceux qui meritent ce nom.

Cependant vous aurez peine à croire l'abus qui s'est glissé en ce païs, & qui a esté fomenté par des personnes qui ne cognoissoient pas assez, ny la nature, ny l'vsage des cordiaux. C'est que comme ces fievres malignes, puis qu'elles meritent le nom de fievres, sont accompagnées de chaleur au delà de nostre temperament naturel ; le vulgaire ayant esté persuadé qu'il n'y a point de cardiaque qui ne possede vn degré excessif de chaleur, tremble mesme au seul nom de potions cordiales, comme si c'estoient autant de charbons ardens par lesquels on voulust augmenter la chaleur de leur fievre : Et neantmoins vous sçauez combien ce sentiment est eloigné de la verité & indigne de la Medecine; puisque comme nous di-

fions tantost la vertu cordiale des medicamens est ab-
solument differente des qualitez elementaires & se
peut aussi bien rencontrer auec le froid qu'auec le
chaud.

Et si nous voulons encor examiner la chose dauantage; quels sont les cardiaques dont nous nous seruons en pareille rencontre ? sinon entre les simples le suc & le sirop de limons, dont personne que ie sçache n'a encore nié l'extrême froideur ; l'Aceteuse & l'Oxytriphyllum, dont l'acidité tesmoigne la froideur, de mesme que le Berberis; la reyne des préz & la scabieuse qui n'ont aucune chaleur excessiue ; les fleurs qu'on nomme cordialles de bouroche, de buglose & de violettes, qui toutes sont tenuës pour froides. La terre Sigillée & mille autres, dont les moindres apprentifs d'Apotiquaires cognoissent en mesme temps la vertu cordiale & la qualité froide. Et pour les composez, les plus frequens sont la confection de hyacinte, le diamagariton froid, & manus Christi perlata, dont la premiere ne passera iamais que pour froide en bonne Arithmetique, puisque de sept parts il n'y en entre qu'vne de medicamens chauds, & six de remedes froids, qui sont les hyacintes, le corail rouge, le vray bol d'Armenie, les racines de tormentille, les semences d'aceteuse & de pourpié, les roses rouges, toutes les especes de sandaus, la rasure d'Iuoire, la corne de Cerf, les safirs, les esmetaudes, les topases, les perles, la soye cruë, les feüilles d'or & d'argent, & le syrop de limons. Pour le diamargariton, ce seroit faire tort à ceux qui luy ont dôné le nom de froid, de calculer les remedes qui y entrent: pour sçauoir quelles qualitez il possede Et quant aux tablettes que l'on nomme manus Chri-

cti perlata, il n'y a point de chaleur qui puisse estre suspecte que celle du sucre, puis qu'il n'y entre dauantage que l'eau rose & les perles preparées : Mais qu'est-il besoin de faire ce denõbrement, puisque c'est vous qui en faites leçon aux autres, & ne faut-il pas auoüer qu'il n'appartient qu'à ceux qui ignorent entierement la vertu des remedes dont on se sert en Medecine, & qui n'ont iamais ietté l'œil sur les dispensaires pour y voir la description des medicamens, à blasmer l'vsage des remedes cordiaux dans les fievres mesme plus violentes.

Pour ce qui est du temps qu'il s'en faut seruir dans les fievres qui courent ; puis qu'ils ne sont destinez qu'à combatre la malignité, & que la presence du mal nous monstre la necessité du remede ; C'est sans doute pendant que la malignité dure, sçauoir dés le commencement, pendant l'accroissement & dans la vigueur. Car en bonne foy, que diriez-vous de ces Praticiens, qui apres auoir abhorré l'vsage de ce remede pendant que la nature estoit en estat d'en faire son profit, ayant oublié cette auersion ; le prescriuent sans scrupule à ceux qui sont à l'agonie, & taschent lors qu'ils ont desia vn pied dans le tombeau, de les en retirer par force auec quelque potion cordiale, comme auecque vne puissante machine ? Ne diroiton pas qu'ils exercent la Medecine pour faire rire le monde ; ou plustost que voyans les hommes prés à partir d'icy, ils leur font prendre ce dernier restaurant pour les conduire au royaume des morts, & pour donner quelque vigueur à leurs ombres tandis qu'elles seront contraintes de roder aux bords de l'Acheron ?

En troisiesme lieu, pour respondre à la question

que

que vous faites touchant la saignée, on peut propo-ser deux choses, si la saignée est necessaire dedans ces fievres, & quand on s'en doit seruir. Et pour cet effet il est necessaire de sçauoir que la saignée serr à deux vsages, à euacuer vne partie de la masse du sang contenuë dans les veines, & à imprimer le mouuement aux humeurs. L'euacuation a double vsage, l'vn qui est immediat d'oster vne partie du sang, soitbon, soit mauuais ; & l'autte par accident, qui est de refroidir tout le corps en le ptiuant dela matiere qui entretient sa chaleur naturelle. Le mouuement qui se communique aux humeuts par la saignée est pareillement double, l'vn de revulsion par lequel elles sont tirées vers les parries eloignées, & l'autre de deriuation, qui attirant des parties voisines en euacuë les humeurs qui y sont contenuës lots qu'elles sont encore fluides. Et ainsi la saignée est ptopre lors que le sang est trop abondant, ou corrompu, ou ttop eschauffé, qu'il se jette sut quelque partie, ou qu'il y est desia tombé.

Il s'agit donc de sçauoir icy si la saignée est conuenable aux fievres malignes de ce temps, pour quelle de ces raisons on la doit administrer ? Il seroit inutile icy de rien dire de la revulsion, ou de la deriuation; puis que bien qu'il se ttouue souuent plusieurs occasions dans ces fievres où elle s'exetce pout ces intentions, c'est plustost neantmoins à raison des accidens qui leur suruiennent que pour la fievre mesme. Reste donc que ce soit pour oster la trop grande abondance de sang qui surchatge les vaisseaux, que l'on nomme plethore & plenirude, ou pour les humeurs corrompuës dans les veines, ou pour rafraichir ; C'est pourquoy il n'y a point de doute que pendant qu'il y

a des signes de surabondance de sang qui opprime la nature, il ne faille saigner copieusement. Quant à la corruption lors qu'elle n'est que mediocre, Galien la conseille au 11. de la Method. afin que la nature estant deschargée d'vne partie de son fardeau, trauaille plus facilement à dompter le reste ; mais lors qu'elle est abondante il prefere l'vsage des purgatifs : Et pour ce qui est du rafraichissement, quoy que l'on l'obtienne facilement par la saignée lors que la chaleur n'est allumée que dans la masse du sang & dans les esprits, comme aux fievres [a] synoches & [b] ephemeres, si est-ce qu'on en doit vser bien sobrement en deux occasions, lors que le siege de la chaleur & de la fievre n'estant point contenu dans les grands vaisseaux, comme celuy des fievres putrides intermittentes, n'est point aussi fomenté par la masse du sang ; ou que la fievre qui est allumée tesmoigne vne malignité manifeste ; & que dans l'vne & l'autre rencontre il n'y a aucun signe de plethore. Car pour la premiere occasion, puisque Galien ne conseille l'vsage de la saignée dans la corruption que pour soulager la nature d'vne partie de son fardeau, elle est sans doute inutile lors que le sang contenu dans les veines ne peut tenir lieu de fardeau. Et pour la seconde, la malignité ne pouuant estre euacuée par la saignée il ne se faut seruir de ce remede que lors qu'il peut estre vtile au soulagement de la nature, afin qu'elle combate plus aisement la malignité. Or il n'y a qu'en la seule plethore qu'elle puisse auoir cet vsage, car autrement ostant à la nature le thresor de la vie, c'est à dire, le sang & les esprits sans combatre la malignité qui l'oppresse, c'est proprement trauailler à sa destruction, & donner plus de prise à son ennemy.

[a] c. a. d. continues qui procedent de inflammation des humeurs contenues dans les grands vaisseaux.

[b] c. a. d. qui ne durent qu'vn iour & procedent de l'inflammation des esprits.

Et comme les fievres malignes attaquent des corps diuersement disposez ; les vns plethoriques, les autres sans plenitude : les vns qui abondent en humeurs corrompuës dans les veines, les autres dont la masse du sang est sans corruption ; mais la pluspart ayant le mesentere, & tout le bas ventre farcy d'vne abondance extraordinaire de mauuaises humeurs. En ceux où il se rencontre plenitude, il est necessaire de saigner tant qu'elle soit ostée, & en suite ce remede deuient inutile. Lors que les humeurs se corrompent aussi dans les vaisseaux, il est besoin, la plenitude estant retranchée, de descharger par la saignée autant de ce sang corrompu que les forces le peuuent permettre; nous souuenans qu'apres la saignée la nature a encore deux choses à faire, l'vne de combatre la malignité, & l'autre de cuire le reste des humeurs corrompuës, & qu'il se faut bien donner garde de la trop affoiblir crainte qu'elle ne puisse suffire à l'vne & à l'autre.

Pour ce qui est des derniers dont les impuretez ne sont contenuës que dans les petits vaisseaux du ventre inferieur, y estans amassées de longue main, sans que la corruption soit paruenuë iusques aux plus grandes veines ; il se faut bien garder d'vser de la saignée au delà de ce que la plenitude semble requerir: puisque ce remede seroit non seulement inutile, mais mesme pernicieux : Car ainsi qu'Hippocrate nous apprend au liure de Prisc. Medicin. Nous auons beau purger & saigner, la coction des mauuaises humeurs est l'ouurage de la nature, auquel le Medecin ne peut rien que dans les circonstances, c'est à dire, en empeschant seulement ce qui l'en peut destourner. Et comme nous auons remarqué d'abord que la plus grande part des fievres malignes de ce temps sont de

cette derniere sorte comme il se voit par la pesanteur que les malades ressentent au ventre inferieur, par la tension & le [c] meteorisme frequent des hypochondres, les nausées, les vomissemens, les [d] diarrhées & semblables accidens de la faculté naturelle, il faut vser de ce remede auec grande prudence, & ne pas faire comme certains Medecins, dont sans doute vous improuuez le procedé, qui n'ayans d'autre remede que la saignée s'en seruent comme d'vne selle à tous cheuaux, ainsi que l'on parle depuis le premier iour iusques au dernier ; ayans plus esgard à la fievre qu'à la cause qui la produit : ne voyans pas que par cette euacuation inconsiderée ils destruisent peu à peu les forces ; & ainsi donnent pied d'vn costé à la malignité, qui assaut la nature auec plus de violence lors qu'elle est destituée du sang & des esprits, & empeschent de l'autre qu'elle ne se puisse occuper à cuire les humeurs corrompuës. D'où vient que les malades sont violemment precipitez à la mort, ou si quelques-vns en eschapent c'est auec des signes manifestes de cruditez & d'abondance d'humeurs que la nature n'a pû parfaitement dompter. De sorte, qu'au lieu que ces maladies deuroient se terminer en sept iours, en quatorze, ou au plus tard en vingt, elles durent des cinq, sept & huict semaines, laissans des incommoditez aussi facheuses que la premiere maladie ; comme parotide, apostemes aux autres parties, surditez, douleurs & pesanteurs de teste, & mille autres accidens de pareille sorte.

[c] ...on eleuation & gon...emen causé ...r le bouil...nnement ...es humeurs.

[d] ...flux de ...entre sim...e.

C'est donc vne chose bien necessaire à vn Medecin non seulement de sçauoir en quelles rencontre, la saignée est conuenable ; mais principalement quand & combien de temps il s'en faut seruir. Et comme

cela n'est pas de peu de consequence, ie veux m'y estendre vn peu amplement, à condition neantmoins que si mon discours vous est ennuyeux il vous sera permis de le reprendre à diuerses fois, & de n'y employer que les heures que vous aurez dessein de perdre, puisque ces matieres vous sont mieux connuës qu'à qui que ce soit.

Ie diray donc auec Galien aux liu. de la Method. que comme la presence du mal, & de sa cause nous enseigne le temps du remede, aussi se doit-on seruir de la saignée tandis que les raisons que nous auons dit cy-dessus qui la requeroient semblent estre presentes. La plenitude ne veut point de retardement, & doit estre ostée en vn, ou deux iours. Mais lors que la corruption se glisse dans les veines, ou qu'estant contenuë dans les petits vaisseaux, la quantité du sang qui abonde dans les grands, passe pour suspecte, il faut tirer peu de sang à la fois, & à diuerses reprises, vsans de cette façon de guerir que les Grecs nomment *epicrase*, & continuans selon le precepte de Galien au 9. de la Methode, tant qu'il paroisse manifestement que la nature estant assez soulagée trauaille à bon escien à ce qui est de son deuoir, c'est à dire, à cuire les mauuaises humeurs, à les separer des bonnes & à les chasser dehors; Car à l'heure comme ses ouurages sont sacrez, aussi est-ce vn sacrilege que de rien entreprendre qui la puisse destourner le moins du monde. Et comme l'on considere quatre temps en chaque maladie, le commencement, l'accroissement, la vigueur & le declin, il semble qu'il n'y ait guere que le commencement qui soit propre à ce remede, ou au plus la premiere partie de l'accroissement; & c'est ce qne les premiers Medecins nous

ont laissé par escrit, & que les derniers ont obserué religieusement; le vingt-neufiesme Aphorisme de la seconde section est à peu prés conceu en ces termes. *Lors que les maladies commencent c'est à l'heure qu'il faut mouuoir les matieres que tu trouues deuoir estre remuées; Mais lors qu'elles prennent leur accroissement, ou qu'elles sont en leur vigueur, il est beaucoup meilleur de se reposer.* Où par le mot de *mouuoir*, Galien nous apprend qu'Hippocrate entend les euacuations qui se font par la purgation, ou par la saignée; Et nous rend raison de cet aphorisme en la façon suiuante. *Ou les maladies tendent à la mort, ou elles sont salutaires; aux premieres le Medecin ne doit rien faire se contentant du prognostic; & aux dernieres, puisque la coction est l'ouurage de la nature, si le Medecin à quelque chose à faire c'est dans le commencement, ostant à la nature par la saignée, ou la purgation, les empeschemens qui la peuuent distraire de son œuure. Mais dans la vigueur du mal, qui est lors qu'elle s'occupe puissamment à dompter la cause de la maladie, ou mesmes lors qu'elle a acheué la coction, il est bien meilleur de se reposer & de luy laisser toute la besongne.* Et c'est ce qu'il recommande encor particulierement aux liures des crises, nous faisant voir que le Medecin n'est que le ministre de la nature, & qu'il doit se donner garde de la troubler en ses operations. Et c'est aussi ce que Fernel nous enseigne au chap. 13. du 2. liure de sa method. & qu'il couche en de si beaux termes, que ie ne pourrois m'enpescher de les rapporter icy, si ie ne m'estudiois à la briefueté.

Et pour descendre en particulier au nombre des iours, lesquels on obserue principalement aux mala-

dies aiguës, il est necessaire de sçauoir que les Medecins pósent quatre sortes de maladies aiguës, dont les vnes qu'ils nomment tres-aiguës; ἀκριβῶς κατοξέας se terminent le quatriesme, ou le septiesme iour, qui sont les deux premieres differences, & les autres qu'ils appellent simplement aiguës ἁπλῶς ὀξέας s'estendent iusques au quatorze ou au vingtiesme iour, qui sont les deux autres sortes: Le temps propre pour agir dans le premier terme passe à peine le second iour, celuy du second où le Medecin se peut seruir des grands remedes, s'estend iusques au quatriesme iour, auquel il semble que Celse ait esgard lors qu'il dit au 2. liure que la saignée est inutile, passé le quatriesme iour de la maladie. Le temps de la troisieme sorte des maladies aiguës, iusques auquel on peut agir se termine au onzieme iour, & celuy du dernier terme s'estend iusques au dix-sept. Ie sçay bien que nous passons quelque fois ces iours là, selon que la necessité nous y oblige: Mais neantmoins il semble que c'est à celà qu'Hippocrate a esgard, lors qu'il nous enseigne au 24. aphor. de la 2. section que les quartenaires sont les signes des septenaires. Car nous remarquons alors si la nature doit agir le iour de la crise, ou si elle ne doit rien faire. Si elle se dispose à faire quelque euacuation, & qu'elle trauaille à la coction, pourquoy la troubleroit on par des remedes hors de saison, & s'il ne paroist aucun signe de la crise future, ou la maladie est mortelle, ou elle s'estend à vn autre septenaire, & à l'heure nous ne craignons point de faire ce qui nous semble necessaire iusques aux signes manifestes de la coction commencée ou parfaite, auquel temps il faut se reposer selon l'aduis du diuin Hippocrate au lieu sus-allegué.

Et c'est icy que vous me permettrez de vous toucher quelque chose de la pratique de certains Medecins, qui sans auoir esgard au mouuement de la nature, saignent continuellement, espargnans à peine le iour de la crise, pour qui l'antiquité a tousiours tant eu de respect; & de vous demander quel iugement vous faites de leur procedé.

Estant appellé il y a quelques iours pour traiter vn Chirurgien de cette ville, attaqué d'vne maladie tres-violente & tres-perilleuse, quoy que i'eusse suffisamment donné ordre dés le commencement à la plenitude des vaisseaux, & aux diuers accidens qui arriuent par l'abondance du sang, au moyen de la saignée diuerses fois reiterée; quoy que la maladie fust du nombre de celles qui sont tres-aiguës au second rang δεύτερον κατοξέας, lesquelles doiuent faire crise dans le septiesme iour; Et quoy que tous les signes de la crise future eussent apparu dés le quatriesme iour & perseueré iusques au septiesme, & que ie leur fisse remarquer que non seulement il se deuoit faire crise le septiesme, mais mesme des l'entrée de ce iour; veu que c'estoit en ce temps que la pire heure de l'accez auoit de coustume de se rencontrer; Ces Messieurs dont ie vous ay parlé, vouloient, nonobstant toutes ces raisons, qu'on luy tirast du sang sur la fin du sixiesme iour, sept ou huict heures auant le temps de la crise, pretendans qu'en cas que i'empeschasse l'execution de ce remede, ie deuois estre responsable de l'euenement; & se fondoient seulement sur ce qu'il auoit quelque agitation plus grande qu'à l'ordinaire. Mais ils ne se ressouuenoient pas de ce que dit Hippocrate au 13. Aphor. de la 2. sect. *Que la nuict qui precede la crise*

est

est ordinairement plus difficile. Dont Galien rendant la raison, dit que c'est à cause que la nature voulant chasser les mauuaises humeurs le conflit s'augmente alors entre eux: De sorte, que qui voudroit en ce temps là se hazarder de tirer du sang, donneroit par ce moyen cause gaignée à la maladie, luy aydant à faire succomber tout d'vn coup les forces & la nature.

Et au reste, comme Galien nous enseigne que les forces ou la foiblesse du malade tiennent le premier lieu à nous persuader la saignée ou à nous en destourner. Ie puis asseurer qu'en la rencontre dont il est question; cette seule consideration estoit capable d'empescher vn Medecin prudent d'entreprendre ce remede, puisque il ne suffisoit pas d'estre asseuré que la nature ne succomberoit point dans l'euacuation faite par l'art, si l'on ne voyoit aussi manifestement que les forces eussent estre capables apres ce premier choc de supporter encore le second, que la nature deuoit bien-tost liurer elle-mesme.

Mais, ie vous prie, permettez-moy plustost de vous demander quel iugement vous faites du succez de cette maladie, & des raisonnemens dont ils se sont voulu seruir pour confirmer leur premiere pensée. Cette fieure comme ie vous ay dit, estoit non seulement du nombre de celles que nous appellons malignes, mais mesme des plus violentes, & accompagnée d'vne puissante cacochymie, sans toutesfois que la masse du sang parust fort infectée; la saignée auoit esté reïterée diuerses fois; & cependant passé la premiere, le malade se plaignoit *d'en auoir receu plus d'incommodité que de soulagement*, & en auoit

ressenty ses forces extrememét diminuées: les signes de coction parurent des le quatrieme iour, & l'on voyoit manifestement que la nature se disposoit à vne crise le septiesme: la saignée fut obmise sur la fin du sixiesme, ainsi que vous auez sceu; & à l'entrée du septiesme, il se fit vn saignement de nez assez copieux qui emporta vne grande partie de la malignité, & fit cesser la violence des symptomes. La dessus, ces Messieurs s'écrierent que cela confirmoit entierement leurs pensées, & que l'hæmorrhagie tesmoignoit assez le besoin que le malade eust eu de la saignée.

Mais en conscience, si c'est ainsi qu'il faut raisonner en la Medecine, à quoy seruent les obseruations des crises qui ont acquis à Hippocrate le titre de diuin? Qu'estoit-il besoin qu'on s'estudiast auec tant de soin à nous donner des signes de la crise future & du lieu par où elle doit arriuer? Lors qu'Hippocrate & Galien parlent des signes qui precedent l'hæmorrhagie, & qui nous montrent qu'elle doit arriuer par la force de la nature, disans au 1. des Epidem. com. 2. text. 55. que quand les temples sont pesantes, que le col fait mal, que les malades semblent voir quelque nuage deuant leurs yeux, ayans les hypochondres tendus & sans douleur, *il faut attendre vne hæmorrhagie par le nez*, que ne disent ils plustost, *c'est signe qu'il faut saigner crainte qu'il n'arriue hæmorrhagie par le nez, & que le plus subtil du sang ne se perde*? Car il ne faut point que ie vous celle que quelques vns en sont venus iusques à la bassesse de ce raisonnement, qu'ils ont aisement fait gouster au peuple, persuadé qu'il est, que c'est en

effect le plus subtil du sang qui se perd par le nez; ne sçachant pas que de quelque costé, & en quelque forme que la nature chasse l'humeur dans la crise, c'est tousiours vne matiere tres-maligne, tres-meschante, & tres-corrompuë qui est euacuée, & dont la saignée la plus copieuse n'auroit iamais mis, dehors la centiesme partie. Ce que le docte Fernel nous apprend par ces mots au lieu sus allegué. *Natura concoctione impuros noxiosque humores è purioribus secernit, hos vt conseruet, illos vt tandem foras exturbet, aut sola per se aut medicamenti ope. Atqui venæsectio nullo delectu omnes qui in venis sunt promiscuè & indiscriminatim prolectat.* La nature separe par la coction les mauuaises humeurs d'auec les bonnes, en dessein de conseruer celles-cy, & de chasser en suite celles-là dehors, soit par sa propre force ou à l'ayde de quelque medicament. Mais la saignée sans faire aucun choix tire indifferemment toutes sortes d'humeurs contenuës dans les veines, & plus bas. *At si quis hoc tempore venam ausit incidere non eos solum, sed pariter vtiles eliciet, quodque grauius est eos qui vi naturæ secreti fuerant, puro sanguini permiscebit, hunc inquinabit, omnia confundet, naturæque molitionem optimam interpellabit. Quum igitur concoctionis manifestæ signa comparebunt, non amplius venæ sectione curatio transigenda.* Si quelqu'vn est donc si osé que de se seruir dans ce temps de la saignée (sçauoir lors que la nature a trauaillé à la coction) il ne tirera pas simplement dehors les mauuaises humeurs, mais pareillement les bonnes, & ce qui est encore pis, il remeslera parmy le sang le plus pur, les humeurs plus impures qui en auoient esté separées par la force de la

nature; Il corrompra derechef ce thresor de nostre vie, remeslera confusément le bon auec le mauuais, & reduira à neant les excellens & admirables efforts de la nature. Ce n'est donc plus auec la saignée qu'il faut trauailler à la guerison des maladies depuis que nous voyons des signes d'vne coction sensible.

Si donc les Medecins doiuent estre religieux obseruateurs des mouuemens de la nature, lors qu'il ne s'agist que de la simple corruption des humeurs, qui arriue chaque iour par les seules qualitez elementaires, à combien plus forte raison doit-il apprehender de la troubler lors qu'elle s'occupe à dompter vne malignité extraordinaire, & du nombre de celles en qui Hippocrate reconnoist quelque chose de diuin, à cause du souuerain degré de corruption qu'elles possedent, qui surpasse infiniment celle des elemens, & qui ne se peut aussi parfaitement terminer que par vne crise.

Il ne faut pas oublier icy que dans la maladie dont il s'agist, la nature s'estant deschargée par le nez de la partie plus maligne de l'humeur qui la pressoit, & ayant encore employé peu de temps à la coction des autres impuretez contenuës dans le ventre inferieur, elle trauailla à les chasser par les selles, qui estans quelque peu sanglantes, ou par l'ouuerture de quelque veine hæmorrhoidale interne, ou par quelque legere excoriation que l'acrimonie des humeurs auoit causée vers le fondement ou à la fin du rectum; Ces Messieurs dont ie vous ay desia parlé, vouloient que cela denotast plus clair que le iour, que le malade auoit deu estre saigné à la fin de son sixiesme, mais si ce sang prouenoit des hæmorrhoides, comme il y a apparence, puisque il estoit inegalement

meflé auec les excremens, que le malade ne fentoit d'acrimonie qu'au fondement, & que ce fang eftoit de couleur refpondante à celuy qui fort de ces vaiffeaux, quel plus falutaire mouuement pouuoit on defirer, puifque ces veines femblent eftre deftinées de nature à l'euacuation de la cacochymie; & mefmes fi nous euffions creu que la nature euft peu eftre diftraite de ce mouuement par le moyen de la faignée, n'euffions nous pas deu nous en abftenir religieufement, pluftoft que nous mettre en hafart d'empefcher vne euacuation fi fouhaitable? Que fi cela prouenoit auffi de l'excoriation des parties voifines du fondement produite par la qualité des humeurs, il faut auoüer que leur acrimonie n'eftoit pas bien maligne d'auoir caufé fi peu d'accidens, fi benins & de fi peu de durée; Et quand mefme ce fymptome auroit efté plus funefte, à quoy en auroit on peu attribuer la caufe qu'au vice des humeurs & à la foibleffe de la nature, à qui feule appartient de corriger leur acrimonie: Car il fuffit au Medecin d'auoir fait foigneufement tout ce que l'art luy prefcrit, fans s'ingerer d'aller au de là, & à l'encontre des regles qui nous ont efté iudicieufement enfeignées par les Anciens, & fans rien entreprendre par vne temerité inconfiderée. Car ce feroit manquer par trop de iugement, de vouloir faire paffer cette euacuation pour vne vraye [e] hæmatere, qui eft feule capable en cette rencontre de perfuader que l'euacuation artificielle du fang auroit efté defectueufe, puifque ny la quantité, ny le temps, ny les qualitez, ny la durée, ny le lieu d'où procedoit cette humeur ne refpondoit point à l'indifpofition qu'on nomme de ce nom.

[e] *Flux de sãg par les felles caufé de fang pur, & qui ne peche qu'en quantité.*

Ie n'adiouste rien icy du dernier succez de cette maladie, car encore que ie puisse auec raison l'alleguer pour moy, neantmoins puisque l'on tient que c'est le liure des idiots & des ignorans. Ie le passeray sous silence, mon dessein estant de faire voir non la fortune du malade, mais la conduite de la vraye Medecine, & de faire en mesme temps la plainte d'Hippocrate. ἰητρικὴ τεχνέων μὲν πασέων ἐστὶν ἐπιφανεστάτη. διὰ δὲ ἀμαθίην τῶντε χρεωμένων αὐτῇ, καὶ, τῶν εἰκῇ τοὺς τοιούσδε κρινόντων, πολύ τι πασέων ἤδη τῶν τεχνέων ἀπολείπεται.

Mais voyez où la passion m'emporte, de simple respondant que ie deuois estre, ie suis deuenu en vn moment censeur, ou si vous voulez plustost gladiateur, mais comme disent tous nos Apologues: *Qui semel illatam iniuriam tolerat, secundam inuitat.* Ie quite donc cette instance pour dire quelque chose des vessicatoires, qui est nostre dernier point, auant que de finir cette lettre.

Il est vray comme vous me mandez, que c'est vn remede qui est peu cognu de nos Medecins François, que les vessicatoires appliquez aux pougnets & aux malleoles, & dont ils n'ont aucune pratique dans les fieures de quelque nature qu'elles puissent estre; Mais cela neantmoins ne doit pas empescher vn homme de s'en seruir, qui en a veu mille belles experiences dedans l'Angleterre durant ces fieures malignes, que l'on appeloit dans le pays *News diseases*, qui s'estans allumées dans l'armée s'estendirent iusques aux villes, & trancherent la vie à tant de personnes; qui en a encore recognu l'vsage dans l'Italie & dans la Candie, & qui a souuent veu des pauures malades retirez comme du tombeau par ce seul remede, & qui de fraiche memoire en peut al-

leguer des exemples notables dedans le pays. Mais, outre l'experience, il ne faut pas s'imaginer que ce remede manque de raisons ny d'authoritez.

Ceux qui ont leu les œuures de Charles Pison, touchant les maladies qui prouiennent des humeurs sereuses, sçauent assez que la pluspart des fieures ne s'allument que par leur moyen, mais sur tout, que celles qui sont malignes tiennent leur mauuaise qualité de la corruption souueraine, comme parle Hippocrate, & tres-pernicieuse de la partie plus subtile des serositez soit bilieuses ou autres: Que les inflammations internes s'allument par vn mesme moyen; & que cette humeur donne des assauts violens en diuerses rencontres à nostre constitution naturelle: Il n'y a donc pas dequoy s'estonner si les vessicatoires produisent de si salutaires effects, puis qu'ils attirent puissamment au dehors cette humeur si pernicieuse, & en deliurent la masse du sang autant qu'il est possible. Vous sçauez aussi qu'elles raisons i'allegue dans ma petite dispute de la circulation pour confirmer leur vtilité.

Pour ce qui est des authoritez, il ne faut que lire les traitez des deux antagonistes Massarias & Saxonia, l'vn & l'autre celebres Professeurs de l'vniuersité de Padouë, touchant l'vsage des vessicatoires pour en apprendre la vertu, ausquels on peut adiouster les authoritez suiuantes. Mercurial. Consultat. tom. 2. consult. 6. tom. 3. consultat. 49. & 79. Epiphanius Ferdinand. Histor. 81. cap. 3. Dan. Sennert. libr. 4. de febrib. cap. 11. & 13. Iulius Cæs. Claudin. respons. 48. Ioann. Zecchius consultat. 47. où l'on peut voir aussi la solution de toutes les obiections qui se peuuent apporter contre l'vsage de ce remede.

C'est icy que ie finis, apres vous auoir coniuré de me continuer tousiours vostre bien-veillance, puisque i'ay l'honneur d'estre.

Monsieur,

Vostre tres-humble & tres-obeyssant seruiteur, N. P.

D'Alençon, ce 20. Feurier 1650.

FAVTES.

pag. 7. l. fantaux. 12. l. parotides. l. quelle. 15. ἁπλῶς